

MLR 1971

Soixante-et-onzième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1970.

Mes chers Confrères,

Je ne lis guère les journaux et j'ai tort. Pour quelques francs par jour, on achète des opinions toutes faites sur les problèmes de l'heure et l'on apprend tout ce qui se passe dans le monde. C'est captivant car, comme le remarquait justement M. Prudhomme, il n'y a aucun endroit où il ne se passe tant de choses.

Sans « La Revue Nationale » je n'eusse rien su des incidents fâcheux qui se sont déroulés au début d'avril à la Maison des Ecrivains. Même à retardement, j'en suis bouleversé au point d'évoquer ce vieil officier qui, constatant la brillance douteuse de quelques boutons de cuivre, clama : « Soldats ! mon cœur saigne ! » C'est mon cas. Mon cœur saigne et j'ose dire, il saigne doublement.

Tout d'abord, à cause de cette profanation du siège de notre A.E.B. par des contestataires irresponsables. Plusieurs membres du conseil, présents à ces excès, en furent secoués, tout comme la poussière, réelle ou symbolique, toujours de mise dans un lieu voué à la méditation ou au culte des Muses.

La seconde blessure est d'ordre personnel. En effet, mon nom a été mêlé à cette triste affaire. Je jure sur la tête du Ministre de la culture et des sports francophones, que, loin d'avoir participé à cette équipée, je la condamne avec force.

Aujourd'hui tout le monde parle de malaise. Jadis, c'était l'apanage des femmes. Depuis qu'elles se sont virilisées, elles dédaignent ces distractions et le malaise est devenu social. Tous les secteurs en sont affectés et même le monde des lettres n'échappe pas à l'universelle contamination.

J'en ai appris de belles ! J'excuse Jean-Louis Vernal. A cause de sa jeunesse. Écrire au Ministre pour dénoncer la compétence de commissions instaurées par le pouvoir, n'est-ce pas mettre en doute la compétence même de celui qui les choisit ? Et puis, « protester avec la dernière énergie, contre l'habitude qu'ont les Académiciens, de s'attribuer entre eux les bourses et les subsides les plus importants », c'est méconnaître une hiérarchie des valeurs qui ne se discute pas. Je l'ai écrit maintes fois : les Académiciens se couronnent eux-mêmes parce qu'ils y sont moralement acculés. Soucieux de récompenser les meilleurs, y peuvent-ils si leur évidente supériorité éclate aux yeux d'un chacun ? Agir autrement serait porter atteinte au prestige de nos lettres. D'ailleurs, et ceci prouve leur grandeur d'âme, ils laissent toujours quelques brouilles à de moins doués qu'eux.

Plus graves que ces récriminations juvéniles sont les conciliabules dont les échos ont touché mes oreilles. On va jusqu'à nier l'existence de l'A.E.B. ! Je venais à peine d'entendre cette énormité quand je reçus le substantiel « Bulletin mensuel d'information » qui paraît à présent tous les quatre mois ; et je n'oublie pas les « Soirées des lettres belges » où des confrères présentent, analysent, commentent et encensent des œuvres de leurs pairs, dans l'attente d'une réciprocité largement méritée. Ce sont là des signes d'une vitalité de bon aloi.

Et que dire de ceux qui froidement rêvent de fonder un syndicat ? C'est ravalier les purs jeux de l'esprit à des préoccupations bassement revendicatrices. La dignité de notre corporation



s'y oppose. Pour un peu l'Association des Ecrivains Belges se mue-rait en Action des Energumènes Bruxellois (la province, par bonheur, est hors du coup). C'est inconcevable. L' A.E.B. se doit de rester un groupement de bonne compagnie, accueillant généreusement tous ceux qui veulent payer une cotisation. Cette méthode de recrutement exclut toute critique et rejoint — mais avec des années d'avance ! — les exigences des étudiants qui entendent obtenir désormais leur diplôme sans avoir à subir des épreuves vexatoires.

Albert Giraud fit un jour cette réflexion : « Nous avons un public : malheureusement il s'est mis à écrire. » Il avait tort. Plus nous serons nombreux, plus nous serons forts selon les lois d'une démocratie bien comprise. Valéry a beau prétendre : « La littérature est pleine de gens qui ne savent au juste que dire, mais qui sont forts de leur besoin d'écrire », c'est là un propos plutôt méprisant. Seuls y souscriront les écrivains conscients de leur talent et de la valeur de leur message. Surtout ne me faites pas dire que c'est tout le monde, encore que, s'il faut en croire Balthasar Garcian : « Quelque plein que le monde soit de fous et de sots, il n'y a personne que le croye être, ni même qui s'en soupçonne. »

Aussi est-ce pure sagesse que d'écarter des critères de jugement forcément contradictoires. Nos écrivains l'ont compris en se groupant selon des vues plus précises. Ils sont catholiques, socialistes, touristiques, luxembourgeois et autres variétés. Ceci a l'avantage de répondre à ce besoin de la classification, où se reconnaît l'effort humain pour mettre de l'ordre dans ce qui n'en a guère. C'est comme les étiquettes sur les bocaux. Elles ne prémunissent pas nécessairement contre les erreurs, mais elles sont des signes avertisseurs.

Je ne saurais terminer cette lettre missive sans relever un fait qui illustre d'une manière saisissante la sagesse de notre A.E.B. C'est à propos du communiqué de l'association des Editeurs canadiens protestant contre la saisie de deux livres. Les écrivains et les artistes n'ayant cessé de vitupérer l'odieuse Anastasie, l'A.E.B. aurait pu se tailler un succès facile en faisant chorus. Eh bien non,



elle a publié le communiqué canadien sans un mot de commentaire, simplement « sous le signe de la communauté littéraire européenne ».

Ce détachement est exemplaire. A tous les remous du monde, notre chère A.E.B. continue à opposer un front imperturbablement serein. Que cette sagesse serve de leçon à tous les trublions qui complotent dans l'ombre !

Roger AVERMAETE.

A PROPOS DE LA GUERRE DITE DES DEUX ROGER

N'en déplaise aux excitateurs, pareille à la giralducienne, la guerre des deux Roger n'aura pas lieu. Lors de notre dernière rencontre, Roger Bodart est tombé dans mes bras. Force me fut de l'y recevoir. C'était sa manière de me tendre sa branche d'olivier. Pris au dépourvu, je n'étais pas muni de mon laurier et je le regrette car, plus que jamais, je le tiens pour un grand homme. J'appris, entre autres, qu'il venait de coloniser spirituellement le Canada en y donnant des conférences à en perdre le souffle. Aucun différend ne subsiste entre nous. Mais l'avais-je offensé ? Il a oublié. Je le tenais pour un socialiste : il se double d'un chrétien.

R.A.